

*Emmanuelle Bayamack-Tam*

# Tout ce qui brille

*Roman*



## Texte de présentation

Pour sauver les mauvaises âmes des filles de Fénix, il doit d'abord s'extraire des plis angulaires et cassés de sa vieille peau. Ensuite, il faut qu'il trouve le seul nom qui lui aille, le seul qui rende compte de son identité remarquable. On peut considérer tout ça comme une mission. À la fin, il lui reste le plus difficile : empêcher que s'écrive son histoire officielle.

**Tout ce qui brille**

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

**RAI-DE-CŒUR, 1996.**

Emmanuelle Bayamack-Tam

# Tout ce qui brille

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© P.O.L éditeur, 1997  
ISBN : 978-2-8180-1815-6

*Pour Jean-Joseph*





Ma vie date d'hier. Et avant hier, à quoi bon en parler ? Du temps ingrat, passé pour rien, même si je me rends compte aujourd'hui que je me préparais, comme si je savais déjà qu'il faudrait un jour que je sois beau, fort, et presque riche.

Hier je suis entré dans le magasin et, sans un mot, j'ai pointé un modèle et sorti mon argent. Le vendeur a voulu discuter, sans comprendre à quel point j'étais résolu, ni à quel point j'aurais voulu entourer mon achat de solennité. Tout le temps qu'il a parlé, j'ai regardé mes pieds et bouché mes oreilles de l'intérieur. Mais lui prenait une voix de plus en plus stridente. Alors je l'ai entendu quand même me faire l'article pour une antenne conique, dernier cri, pratique en cas de neige, aucun dépôt, une image garantie parfaite par tous

les temps. Mais est-ce qu'il neige, ici ? Non, jamais : juste des trombes d'eau qui font fumer les toits de tôle. D'ailleurs, je m'étais mis un modèle en tête et pas un autre. Le vendeur avait beau me parler d'antennes plates et coniques, je restais sur mon idée de parabole. Avec la parabole, j'étais sûr de mon coup. Ensuite, le vendeur a fait machine arrière, m'a dit que j'étais connaisseur, que j'avais bien choisi, et de nouveau, je n'ai pas pu m'empêcher de capter son discours, par vagues. J'ai quand même fini par payer mon antenne en bon argent et par sortir du magasin, pas peu fier, la tenant dans mes bras, la berçant avec des paroles mourantes, expirantes de tendresse. Je l'ai portée tout au long du chemin, mes pieds laissant dans la poussière une empreinte plus appuyée que d'habitude. Par moments, pour reposer un peu mes bras, je la hissais sur une épaule. Puis, quand je sentais mes épaules douloureuses à leur tour, je la hissais encore d'un cran, han, sur la tête. Et je marchais à la façon des femmes qui reviennent du marché, avec cet air qui passe pour du dédain. Je lui parlais sans discontinuer, pour l'habituer à ma voix. Et tantôt sur mon cœur, tantôt sur ma tête, elle a fait la route jusqu'à chez moi. Ensemble, nous avons passé mon seuil. Puis, triomphant et le souffle court, je l'ai presque laissée tomber, je suis presque tombé avec elle sur le

lit aux draps bien tendus, propres mais reprisés dix fois, chaque reprise comme une petite chéloïde douce et luisante. J'ai repris mon souffle et, du bout des doigts, j'ai exploré précautionneusement la forme à côté de moi, j'en ai palpé les angles, suivi les arêtes. J'ai mis des heures à la déballer, et des heures ensuite, sur mon toit, entre zénith et horizon, à me répéter en boucle les consignes du vendeur, que j'avais finalement bien fait d'écouter, pour repérer l'angle d'azimut. Une fois serré le dernier écrou, j'ai sauté à bas du toit et grimpé sur un poteau, un de ceux par lesquels nous avons acheminé l'électricité jusqu'à nos maisons, en nous raccordant à la ligne principale, qui passe tout près, mais sans s'arrêter chez nous. La Compagnie d'Electricité fait comme si nous n'existions pas, elle nous laisse vivre sous cette inquiétante ramure, sous ces grosses grappes de fils noirs, vénéreux, se balançant parfois à hauteur de tête. Du poteau, dont je sentais sous ma joue le bois grossièrement équarri et peinturluré, ma vue plongeait sur un îlot de maisons basses, dont la mienne. L'antenne avait bon air. Un air avide d'en découdre, avec le soleil, avec les ondes, que j'imaginai subitement déroutées, infléchissant leur course pour venir irradier ma maison, déverser chez moi, à mon seul bénéfice, des tombereaux d'images. Quant à ce qu'allait être ma nouvelle

vie, prise sous ce faisceau, je n'osais l'envisager que par petits coups, très peu à chaque fois. Trop de bonheur.

Mais maintenant j'y suis : ma vie, la vraie, c'est être assis dans le noir, avec des yeux de chasseur, presque de fossoyeur, à guetter le retour de ces créatures venues à moi par voie radiale comme des sorcières bien-aimées, venues se prendre et s'agiter sur mon écran tremblant. La vie, désormais, c'est épeler leur nom au générique, mais sans jamais savoir laquelle appeler. C'est quand je rentre, être accueilli par cette lueur luttant mal contre l'ombre et par le roucoulement sans fin de cette langue, ses vibrations confidentielles qui trouvent en moi un chaud chemin jusqu'à mon ventre et puis de mon ventre à ma gorge, jusqu'à ce que je me mette moi aussi à soupirer, à hoqueter, à renchérir, comme *elles*, mais en moins bien. Elles qui se parlent en se jetant passionnément les mots au visage, en se hélant, avec, dans leur voix, un accent désespéré ou bien une insistance tendre qui fait fondre le mot dans leur bouche, à moins qu'elles ne le chargent d'un sens secret, rien qu'en lui faisant passer la barrière délicate de leurs dents et en le laissant éclater suavement sur leurs lèvres. Je suis rivé à mon fauteuil, tenu en haleine jusqu'au matin par tout ça et par le reste : leurs genoux durs, toujours les premiers à émerger des

voitures, entrevus, profilés dans l'angle que fait la portière avec le siège ; leurs yeux, roulant dans leurs orbites, leurs yeux si prompts à partir au ciel pour exprimer la gamme fragile de leurs émotions ; leurs joues, leurs fossettes soyeuses, leurs cils comme de petites pattes chitineuses et mordorées. Les femmes d'ici ont les yeux vides et la bouche morne. Quand par extraordinaire elles se dérident, après c'est presque pire de leur revoir cette bouche comme pleine de boue immangeable et ce regard comme refermé sur leur vie, sur leurs petites pensées graisseuses, sur une invective continue, adressée au monde ou à Dieu tel qu'elles l'imaginent. Pas l'ombre d'un sentiment derrière tout ça, seulement deux ou trois idées fixes. Quand elles sont très jeunes, vraiment très jeunes, il y a, je dois le reconnaître, une sorte de grâce pathétique dans leur minceur, leur peau neuve, leur acharnement à s'amuser coûte que coûte. Mais quelques années plus tard, tout ça se mue en résignation dure et grimaces hystériques. De toute façon et quel que soit leur âge, je les méprise. Le sachant, elles se figent exprès en postures obscènes sur mon passage :

– Eh, toi ! Regarde : qu'est-ce que tu dis de ça ?

Je sais que je suis tout ce qu'il y a de plus normal en ce qui concerne les femmes et le sexe.

Simplement, je suis difficile. Et tant qu'à faire, si j'ai le choix, j'aime mieux celles de la télévision, les vraies amoureuses, celles qui courent comme des folles, celles qui ont des rires radieux et des larmes imprévisibles. Mais justement, le choix, il se peut qu'ici je ne l'aie pas : si je veux une femme, je serai peut-être obligé de la prendre parmi les radeuses efflanquées, les filles-mères de quinze ans ou les veuves butées sur leur misère. Les autres, celles un peu bien sont déjà toutes casées. Pas de chance. Et au fond je m'en moque, depuis que je sais qu'ailleurs on peut trouver mieux, bien mieux, mieux que mieux.

Maintenant que j'ai la parabole, ça m'est égal aussi de passer mes soirées dans la buée grasse d'une cuisine de restaurant et mes journées à couler du béton sur les chantiers. Ça m'est égal du moment que dans la nuit – la nuit qui n'est plus la nuit – je trouve une heure ou deux pour recevoir mes amies, pour les aider à se sortir des situations périlleuses dans lesquelles elles se jettent : je me crispe devant l'écran, mobilise l'énergie qui me reste pour qu'elles se retournent et voient l'agresseur, pour qu'elles conduisent moins vite, pour qu'elles évitent le pire. Et le pire, ce sont tous ces hommes mal intentionnés qui leur tournent autour. Je suis épuisé par leur inconscience, leur candeur. Comme si elles avaient grandi hors du

monde et qu'on les y parachutait une fois nubiles, grandes et belles comme des femmes, mais tellement ignorantes, au fond.

Je fuis les versions doublées de leurs aventures tant le décalage me fait grincer entre ces bouches expressives et la jacte rocailleuse que le doublage substitue aux dialogues originels. Je suis sûr qu'on me trompe. Que les acteurs locaux font insidieusement en sorte que la sagesse ne parvienne pas jusqu'à moi. Une troupe de falsificateurs embauchés à cette seule fin. Car les filles de la télévision ont beau agir avec une inconséquence coupable, elles parlent d'or. Et depuis que l'antenne est sur mon toit, je touche, si je veux, à la source même de la sagesse ; j'en suis aussi près que je peux l'être sans bouger d'ici. Sans quitter ma maison. Cette maison, plus que jamais, je la veux confortable et pimpante. Maintenant que ces créatures incroyables vont et viennent entre leur monde et le mien, maintenant qu'elles peuvent débarquer à tout moment, je veux me sentir à la hauteur. Je n'ai d'ailleurs pas attendu de les connaître pour mettre des rideaux à ma seule fenêtre, pour m'acheter une vraie table aussi, alors que les autres mangent sur leurs genoux ou sur des cageots renversés. Les autres ne cherchent pas à protéger leur intimité : ils n'ont pas de rideaux, laissent leur porte ouverte sur le spec-

tacle de leur incurie, leurs matelas sans draps ni couvertures, leurs eaux sales, leurs enfants hagards, l'effrayant regard de leurs enfants, parfois.

Dans mon propre intérieur, j'ai fort à faire pour que l'ordre règne. Ainsi ces plantes luxuriantes qui profitent de ce qu'il pleut chez moi et de ce que le soleil passe entre des planches un peu disjointes, pour pousser leurs tiges mauves et vertes au beau milieu de mon salon, et sans savoir, bien sûr, que c'est justement mon salon : innocentes, enfouies dans la mémoire programmée de la terre, peut-être même comestibles, pour ce que j'en sais... J'ai peur d'y toucher, à ces surgeons de vie sauvage qui offensent pourtant mon regard et l'idée que je me fais d'une maison convenable. Heureusement, après le bel élan des débuts, souvent leur croissance s'étiole : les vigoureux bourgeons tressés se serrent contre les tiges ligneuses sans jamais se déplier. Moi qui craignais d'être envahi, je suis presque dépité de ce renoncement. Mais bon, au moins n'aurai-je pas besoin d'expliquer à mes amies pourquoi je laisse la flore locale envahir ma maison. Ainsi qu'elles peuvent le constater, je tiens à distance le monde extérieur et ses aberrations. Je fais ce que je peux et je suis sûr qu'elles m'en savent gré. Comme elles doivent aussi me savoir gré de mes efforts pour



apprendre leur langue, pour retenir des mots, m'aidant des uns pour comprendre les autres. Mes préférés sont des mots courts. Certains comme des grelots coincés à hauteur de gorge : *gueurle, frile, glosse*. Et qui toujours s'achèvent en fondant. Elles, mes nouvelles amies, baignent depuis leur naissance dans ce flot voluptueux, ces diphtongues mouillées, ces consonnes volatiles, ces voyelles langoureuses. Mon propre nom, si rude, deviendrait lui aussi un mot doux dans cette langue, comme débarrassé d'une cosse rêche. Moi-même, je me mettrais à roucouler à mon tour. Déjà, à longueur de journée, je me susurre, pour moi tout seul, me décline des grappes entières de syllabes follement télescopées. Parfois les cours du soir se terminent à deux centimètres de l'écran : moi à genoux, ânonnant, presque râlant ; elles, suaves, indulgentes comme des maîtresses, avec l'intérieur de leur bouche en gros plan, pâle et tendre comme la pulpe d'une fraise ; moi, suant à grosses gouttes dans l'effort de comprendre, et elles, nullement découragées, parlant, parlant encore, déversant sur moi tant de précieuse sagesse.

Je veux me sentir à la hauteur. Mais si je n'ai pas à rougir de la maison où je les reçois, ma propre apparence physique en revanche m'inquiète. Ma peau, en particulier, de jour en jour

plus squameuse, amincie par endroits et soulevée d'indurations minuscules.

Plusieurs fois de suite, je me joins au petit groupe qui prend le frais dans la cour en attendant la nuit : hommes, femmes et enfants que je connais depuis toujours. Je suis un des leurs : j'ai aidé à construire pas mal de leurs maisons, rapporté des planches des chantiers où je travaillais, creusé des tranchées, posé des tuyaux pour amener l'eau jusqu'à notre robinet collectif. Je les connais. Et ils me connaissent. Je ne suis ni le plus fou ni le plus sage d'entre eux. Ni le plus pauvre ni le plus riche. Je ne suis même pas le seul à avoir sur son toit une antenne parabolique, même si je suis probablement le seul à l'avoir achetée. Pourtant, tous ces soirs où je recherche leur compagnie, moi qui le fais rarement, je suis gêné. Je risque quelques mots. Je ne veux pas amener trop vite la conversation sur ce qui me préoccupe. Le jour où je me lance, je suis sûr que mes questions paraissent normales :

– Est-ce que quelqu'un connaît un médecin pour la peau ? Est-ce qu'il y a toujours cette femme, à la Briquetterie ? Celle qui avait soigné Marla ?

– Qui a la peau malade ?

– C'est moi.

– C'est l'air d'ici. Il n'est pas bon avec toutes ces usines, ces cheminées d'usine qui crachent.

- L'air est tout jaune, il n'est pas bon.
- Non, c'est la ligne à haute tension : elle passe trop près.
- Et ils ont enterré d'autres lignes, encore pires, juste sous nos maisons.
- Mais non, comment ils auraient fait ? On était là avant !
- Si, bien sûr qu'ils l'ont fait. Et ils ont détourné l'eau.
- Ça c'est vrai. Même que la terre, maintenant, elle est finie : salée, noire. Plus rien ne pousse.
- Ou alors des plantes bizarres, des plantes qui ne poussaient jamais avant.
- On a tous la peau malade. Regarde, moi, tu vois ces taches ?
- Non elle n'est plus là, la femme de la Briquetterie. Elle était très vieille. Mais on dit qu'une de ses filles connaît les herbes aussi bien qu'elle. Qu'elle comprend tout de ta peau rien qu'en te voyant, même si c'est caché. Et qu'elle soigne aussi les yeux. Mais rien d'autre. Elle ne connaît pas les herbes pour le ventre, ou la tête. Rien que la peau et les yeux.
- Où je la trouve ?
- Tu connais sûrement : c'est à côté de l'école tenue par les Sœurs bleues. Juste avant d'arriver au Miran. Tu vois la rue qui monte ?

- Alors j’irai.
- Mais c’est l’air qu’on respire qui t’abîme la peau. Tu vas pas t’arrêter de respirer, quand même ?
- J’irai voir la petite.
- C’est plus une petite. Elle a au moins ton âge.
- Si elle est aussi forte que vous dites, elle me guérira.

– Oh, elle est forte. Mais moins forte que l’air.  
Le surlendemain, quand j’arrive au quartier de la Briquetterie, je commence à demander aux gens s’ils connaissent la femme qui soigne les yeux. Je préfère la présenter ainsi pour ne pas attirer l’attention sur ma peau, colonisée par de nouvelles lunures granuleuses. Ce sont donc mes yeux qu’on regarde, leur sclérotique un peu injectée, le noir trouble et inquiet de l’iris.

On m’indique la maison de cette femme : croulant sous la profusion tropicale des liserons aux corolles bicolores comme des jupes de filles. Quand elle m’ouvre, elle écarte avec humeur les tiges vrillées qui l’empêchent de me voir immédiatement.

- Qu’est-ce que tu veux ?

Je m’attendais à ce qu’elle devine – « elle comprend tout de ta peau rien qu’en te voyant, même si c’est caché ». J’hésite à m’expliquer, je laisse cou-

**N° d'éditeur : 1539**  
**N° d'imprimeur : 971186**  
**Dépôt légal : août 1997**

*Imprimé en France*



*Emmanuelle Bayamack-Tam*

## **Tout ce qui brille**

*Roman*



# Emmanuelle Bayamack-Tam

## Tout ce qui brille

Cette édition électronique du livre  
*Tout ce qui brille* de EMMANUELLE BAYAMACK-TAM  
a été réalisée le 15 février 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juillet 1997  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782867445750 - Numéro d'édition : 55).  
Code Sodis : N55199 - ISBN : 9782818018156  
Numéro d'édition : 251248.